

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures. Téléphone Gutenberg 26-55

M^e Torrès nous parle de Germaine Berton

Nous avons voulu qu'une autre voix que celle habituelle des camarades apporte aujourd'hui aux personnes qui nous lisent des nouvelles de notre prisonnière. Et nous sommes allés interviewer son avocat.



(Photo Henry Manuel.)

M^e Henry TORRES

— Les lecteurs du *Libertaire*, cher maître Torrès, seraient heureux d'obtenir de vous des nouvelles de leur camarade Germaine Berton. Depuis une année qu'elle a été retirée du monde des vivants, une seule personne, vous, a pu librement et amicalement s'entretenir avec elle ; s'il est vrai qu'un prisonnier se confie aisément à qui mérite sa confiance, vous êtes à même de donner aux amis de Germaine Berton quelques justes appréciations sur son existence détenue, sur son caractère et son état d'âme.

Le voulez-vous ? Ils vous en sauront gré.

— Je vous répondrai bien volontiers. J'ai, en effet, été le seul, avec mes collaborateurs à m'entretenir avec Germaine Berton, depuis sa longue détention préventive. La famille de ma cliente, qui n'a pas été surprise par cette défaillance de tendresse, s'est désintéressée d'elle, et ses amis n'ont pu obtenir un permis de communiquer avec leur prisonnière, qui s'est trouvée ainsi condamnée pratiquement au secret.

— Lorsque Germaine Berton vous désigna comme avocat, répondez-vous sans hésitation à sa demande ?

— Je n'ai pas hésité à accepter la rude mission qui m'était confiée, malgré les responsabilités qu'elle implique, et les déchafaudements de violence qu'elle pouvait comporter pour moi. A l'appel de Germaine Berton, qui avait fait délibérément le sacrifice de sa vie, quel homme de cœur n'eût pas répondu : « Prenez ! »

— Quelle impression fit sur vous Germaine Berton lors de votre première entrevue ?

— Je l'ai trouvée sensible, mais réplique sur elle-même, farouche, un peu amère. Elle exprimait dans une langue d'une rare précision, dépouillée de tous artifices et d'une logique un peu froide, des sentiments ardents. Elle était alors à l'hôpital, sa vie n'était pas hors de danger, la souffrance ne l'avait pas abattue.

— Et depuis, cette impression s'est-elle complétée ?

— Elle est comme je l'avais vue, mais elle est quand même une enfant de vingt ans, et depuis, souvent, est apparue la jeune fille avec ses naïvetés et ses élans sous la justicière impitoyable.

— Comment se comporta Germaine Berton durant ces longs mois d'emprisonnement ? A quelles occupations s'adonna-t-elle plus particulièrement dans sa petite cellule de Saint-Lazare ?

— Elle a travaillé, dans la mesure où elle pouvait trouver des matériaux pour contenir ses besoins studieux. Elle a extrait, de la mairie et dérisoire bibliothèque de la prison, où les magazines dépareils voisinent avec la « Vie des Evêques », et les romans de Boussenard, tout ce qui pouvait revêtir quelque intérêt. Elle a lu notamment et commenté une histoire de Charlotte Corday. J'ai pu obtenir du Directeur de la prison qu'elle reçut de moi une arithmétique de l'Enseignement supérieur, qui a presque été son livre de chevet.

— Alors l'adversité ne l'a pas abattue, elle est toujours l'énergie jeune fille que les militants parisiens ont connue et aimée ?

— Oui, mais trempée par l'épreuve.

— Demain, vous allez comparaître avec elle devant le jury parisien ; vous êtes ému, ça se voit. Mais elle ?

— Elle n'a aucune prédilection pour l'appareil de la Justice, ce n'est pas sa faute si elle comparait, puisqu'elle s'est manquée après s'être tiré une balle dans la région du cœur. Mais, comparaissant, elle est brave, irréductible.

— Et maintenant, une dernière question : Etes-vous confiant, vous, le défenseur ? Croyez-vous, dites, croyez-vous, qu'elle va enfin nous être rendue ?

— Je ne puis pas plus préjuger de mes moyens que du verdict du Jury. Mais j'imagine que celui-ci ne peut rester insensible au courage tragique d'une jeune fille qui s'était, elle-même, promis à la mort, et payait ainsi de sa vie l'attentat qu'elle avait conçu.

— Vous ignorez pas que ma philosophie politique exclut le geste individuel. Je n'en serai que plus armé pour instruire à la barre, avec d'irréfutables documents, le procès des violences réactionnaires, par lesquelles on voudrait incliner notre peuple, celui de 1793 et de la Commune, à un fascisme démarqué, qui constitue ce qu'il y a de plus odieux et de plus méprisable.

Rude tâche, vous le savez. Espérons.

— Merci, maître. Dites à Germaine Berton notre tendre amitié.

C'est entendu... M'est-ce pas, camarades ?

C'est aujourd'hui que commence le procès intenté à notre Germaine. C'est donc dès aujourd'hui que nous demandons aux compagnons de la région parisienne de venir nombreux tous les jours aux alentours du Palais de justice.

Il éviteront de trop causer entre eux — les « curieux » seront nombreux aussi dans les parages — et de donner à la police la plus petite occasion d'intervenir.

Il seront prudents et calmes — la vie de Germaine Berton étant en jeu — si on ne cherche à les provoquer.

Mais ils se montreront énergiques si les bandes de l'Action Française s'emparent de la rue pour y crier — comme c'est leur intention — « A mort la Berton ! »

Camarades anarchistes, soyez, nous vous en prions, quelques centaines chaque jour à laisser de côté vos occupations et à accourir au rendez-vous que nous vous fixons.

Vous serez récompensés de vos peines quand — les premiers — vous apprenez l'acquittement de la chère et grande amie.

Depuis le 22 janvier — jour du drame — l'« Action Française » n'a pas manqué de déclencher contre notre amie une offensive brutale et continue.

Rien ne lui fut épargné : les insultes les plus ignobles, les injures les plus grossières, tout un vocabulaire de « fortif » et de barrière fut lancé à son adresse.

On insinua même qu'elle était de la police et que le bras qui avait frappé Marius Plateau était...

Tout à l'heure, quand elle prendra place dans l'enceinte réservée aux « criminels », encadrée de nombreux gardes républicains, un profond silence se fera. Avec respect, on regardera cette enfant de vingt ans qui dédaigneuse des plaisirs de ce monde, voulut se donner en holocauste pour une idée.

Point n'est besoin d'approuver l'acte de Germaine Berton pour la défendre.

Les adversaires de la violence même, éprouveront pour elle de la sympathie la sincérité, l'esprit de sacrifice et d'abnégation de cette jeune fille étaient évidents.

Davant toute la réaction dressée contre elle, notre camarade aura à défendre non seulement sa liberté, mais encore toute sa vie, tout son passé, car c'est de la boue aussi helas qu'on ramassa pour lui je-ter au visage.

Si Germaine Berton a des ennemis impitoyables dont la haine tenace la poursuivra jusqu'en Cour d'Assises, elle a aussi — heureusement — de nombreux défenseurs.

Avec les libertaires, des hommes, appartenant à toutes les nuances de l'arc-en-ciel politique de gauche viendront dire à la barre ce qu'ils pensent des procédés et des méthodes de l'« Action Française » et des buts qu'elle se propose en ce pays, d'atteindre.

Cette levée en masse de ces hommes dont la plupart sont aussi des adversaires, doit nous réconforter et nous mettre du baume dans le cœur.

Germaine Berton sera sauve !

Tous nos amis tiennent avec un puissant intérêt le Drapeau Noir, roman social.

LE PROCES CONTRE L'ACTION FRANCAISE

C'est aujourd'hui

A l'heure où paraîtront ces lignes, à ce moment matinal où les gens, pressés, vont à leurs affaires, Germaine Berton quittera la noire prison de Saint-Lazare pour entrer dans le sombre tombeau qu'est la Conciergerie.

C'est là que, pendant toute la durée de son long procès, elle vivra, après les séances exténuantes de la Cour d'Assises et les longs interrogatoires du président.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

C'est là que, pendant toute la durée de son long procès, elle vivra, après les séances exténuantes de la Cour d'Assises et les longs interrogatoires du président.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur, sous toutes les formes, incarnés dans la personne des « inculpés », c'est sur ces bancs que prendra place une jeune fille de vingt ans dont l'existence fut déjà bien tourmentée parce qu'elle avait mis son intelligence et son cœur au service des opprimés.

Car c'est aujourd'hui amis, sympathisants et... indifférents que, dans ce box où s'assoient depuis des siècles, le désespoir, la misère, la douleur

beaucoup mieux l'affaire du juge d'instruction. « Cannibales » n'a de signification qu'au cas d'anthrophagie avérée.

Le jeune Daudet à quinze ans, le jeune Vidat à vingt. L'adolescence connaît ces engouements subis, qui préludent parfois, à une amitié de toute l'existence ; le plus souvent, ne durent que le temps d'une saison.

Celui-ci n'a pas tué. Celui-là, ce n'est pas possible ! Ils se sont trop compris pour qu'il y ait eu, entre ces deux jeunes êtres, rien d'autre que la plus subtile et la plus pure amitié !

Naïve tant qu'on voudra, bête même, s'il vous agrée ! Mon vieux cœur frémît de pitié devant la fin lamentable du petit Philippe, mais sans admettre que soit sacrifié à ses mères son méchame innocent !

PUJO, LE PERSPECTIVE.

Maurice Pujo est un fin psychologue. Dans l'A. F. de ce matin, il prétend à la lecture de notre brève mot de la veille :

« C'est avec une certaine curiosité qu'hier matin nous avons ouvert le Liberator. La feuille des assassins anarchistes qui, jeudi dernier, bouffonnaient devant notre affirmation que l'un des siens avait avisé la Sûreté, n'est pas fière. On peut même dire qu'elle est effondrée ».

L'imbecile ajoute que, dans notre note de dimanche, nous présentions Le Flauter comme « un librairie quelconque du boulevard Beaumarchais » et que nous résumons « en quelques lignes cette déposition sans souffrir mct de sa visite à la Sûreté. »

Le malheureux partisan du Roy ignorait que n'ayant pas de rapports, comme lui-même, avec les gens de justice et de police, nous ne pouvions posséder aucunement que lui le compte rendu de la déposition du mouchard Flotter. Ce n'est qu'au moment de faire descendre la forme de notre première page — vers les minuit — que nous sommes par un conférence le communiqué du Palais à ce sujet et, devant le manque de détails, nous n'pûmes que poser des points d'interrogation à ce sujet.

Quant au chantage, personne chez nous n'a l'habitude d'en faire. Pujo confond Libertaire et Action Française. Nous n'avons pas non plus l'habitude de nous le laisser faire « au chantage ». Et ni Pujo, ni la Préfecture, ni Daudet, ni la Sûreté Générale, ni aucun mouchard, ni aucun politicien ne pourra nous empêcher de dire tout ce que nous savons et tout ce que nous pensons à propos des faits de la vie.

Notre numéro d'hier, Monsieur Pujo, le prouve surabondamment ; à vous et à tous vos pareils — de quelque parti qu'ils se réclament, de quelque protection qu'ils jouissent.

Avec Elle

Dans quelques heures, notre amie sera dressée face à ses juges.

Nous, qui avons été poursuivis et condamnés pour avoir pris sa défense, nous affirmons encore que ce sont les appels au crime de guerre, chaque jour renouvelés par les royalistes (?) d'Action française qui ont poussé Germaine Berton à accomplir un geste contre lequel se révoltait son être sensible. Aussi, tenons-nous à répéter qu'aujourd'hui comme hier, et au moment de l'épreuve terrible que va subir sa nature de frèle jeune fille, nous demeurons fraternellement à ses côtés.

La sympathie que nous ont manifestée les écrivains d'avant-garde, et même quelques autres, qui quoique éloignés de notre idéal avaient su se placer moralement au-dessus des haines de classes, nous prouve que nous avons agi sincèrement, en n'écoutant que la voix de notre conscience.

Les réfractaires que l'on compare aux pires criminels n'ont pourtant qu'un idéal tout de bonté. Ils désirent ardemment que le peuple douleur des pauvres voit un jour se substituer à son existence de paria, une ère de bonheur née de la fraternité des hommes.

Germaine Berton, révoltée de vingt ans, n'a jamais voulu autre chose que cela. C'est pourquoi nous, ses frères de misère, nous l'aimons et la défendons contre ses insulteurs.

Louis Loréal, Pierre Lentente, Brutus Mercereau.

Aux Groupes, aux Militants

Des affiches ayant été éditées pour annoncer la parution du Libertaire quotidien et le procès Germaine Berton, nous avons expédié un certain nombre de ces affiches à nos amis de province et à tous les groupes adhérents à l'U. A.

Nous comptons sur l'esprit de dévouement de tous pour faire apposer ces affiches dès leur réception.

En peu de lignes...

UN MORUTIER DESEMPARE

Le remorqueur de huit mer « Marius-Chambon » a quitté le port de Marseille se rendant aux Açores, où il va prendre en remorque le morutier « Rubens », désemparé. Le « Rubens » sera amarré Port-de-Bouc.

EBOUILLANTE !

La petite Albertine Follet, âgée de 21 mois, dont les parents habitent Faubourg Saint-Maurice, à Anvers, est tombée dans un chaudron d'eau bouillante déposé sur le sol de la cuisine. Gravement brûlée, elle est morte peu après.

DES FILS QUI... FILIENT

Sur la ligne de Limours, près de Massy-Vermelles, une douzaine de fils électriques ont été sur une longueur de 70 mètres coupés et... emportés. On enquête.

ACCIDENT MORTEL

La petite Gullin, 12 ans, habitant Morsang-sur-Orge, jouait avec une de ses camarades du même âge. Cette dernière manipulait un fusil de chasse la tue accidentellement.

DES OBJETS D'ART DISPARAISSENT

Des objets d'art, dont on n'a pu fixer la valeur, ont été volés chez M. Jean Guiffrey, inspecteur au ministère des Beaux-Arts, et qui habite le château des Missionnaires, à Fontenay-le-Fleury.

AU HASARD DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ ♦♦♦ d'un Paria

Tout arrive, il suffit, comme disait l'autre, de savoir attendre. Nos parlementaires ont fini, après de laborieuses recherches, par découvrir la vie chère. Le résultat de cette constatation s'est traduit aussitôt par une série de mesures toutes aussi opportunes qu'efficaces. Cétons, par exemple, l'augmentation du prix du pain, du lait, le droit aux pauvres propriétaires de renchérir les loyers, etc. Nul ne permettra, désormais, de mettre en doute l'utilité du parlementarisme et sa capacité de résoudre — et comment ! — tous les problèmes sociaux. Et c'est avec enthousiasme que les pères, les mères, accompagnées de leurs gosses, et suivis par les célibataires, vont se ruer aux urnes pour remercier leurs désintéressés bienfaiteurs.

Le Conseil municipal, cette autre émanation du suffrage universel et de la « souveraineté populaire », a tenu lui aussi à bien faire voir au troupeau bâlant des électeurs qu'il n'avait pas plus de retard que le « pouvoir législatif ». Il a découvert, lui, cette autre calamité : l'insuffisance des logements parisiens et plus particulièrement de ceux habités par la classe ouvrière ?

M. Roeland, conseiller municipal, l'explique en ces termes :

« En principe, une maison est insalubre lorsque la moyenne de mortalité par tuberculose de ses habitants est supérieure à la normale de la population parisienne. Comme les causes principales du développement de la tuberculose sont — à part l'alcoolisme — le défaut de lumière et d'air, ces maisons se groupent dans certains quartiers et dans certaines rues particulièrement sombres ou la population est massée en des logements trop étroits. Voilà pourquoi il y a des îlots de maisons insalubres. »

Il existe, paraît-il, dans Paris, 17 de ces îlots, comprenant 4.290 maisons. 186.594 personnes habiteraient ces foyers de pestilence.

Aussi, le Conseil municipal s'est-il décidé à agir énergiquement. Il a voté un crédit de 21 millions qui serviront à démolir 93 maisons faisant partie de l'îlot insalubre n° 1.

Il faut bien, n'est-ce pas, commencer par le commencement.

On ne nous dit malheureusement pas dans quelles habitations claires et aérées vont être installés les malheureux si opportunément délogés.

Si l'on réfléchit que sur ces 93 maisons qui vont être livrées à la pioche des démolisseurs il y a 77 hôtels meublés, il est permis de se demander si les habitants de ces affreux îlots ne vont pas être obligés de se réfugier dans d'autres îlots tout aussi insalubres.

Je connais une famille de six personnes qui s'installent dans une seule pièce. Elle y prend ses repas et son repos. La maison qu'elle habite n'est pas classée comme insalubre. Il n'empêche que l'air respire par ces malheureux n'en est pas moins victime.

Je ne dis pas qu'il ne faut pas démolir ces 93 maisons sales, noires, humides, dépourvues d'air et de lumière.

Je suis plutôt d'avis qu'il faudrait les démolir toutes. Le chiffre officiel de 4.290 est sans doute un minimum.

La première besogne des révolutionnaires sera justement de procéder à cette besogne d'assainissement général.

Ce ne sont pas les logements clairs et aérés qui manquent ! Il y a, dans certains quartiers, de vastes immeubles dans lesquels les riches sont vraiment trop à l'aise.

Il y a les banques, les palaces et une quantité d'autres locaux qui, désaffectés de leur actuelle destination, pourront servir de plus utile façon en abrillant les hommes devenus libres, égaux, fraternels, sains d'esprit et de corps.

Voilà une suggestion que je soumets à ces messieurs du Conseil municipal.

Pierre MUALDES.

En plein gâtisme.

Contentons-nous ici de reproduire un passage de l'article de Maurice Pujo dans l'A. F. d'hier :

« Mais comme les faits l'ont démontré, les anarchistes sont aux mains de la Sûreté Générale : ce ne peut être sans sa permission qu'ils ont osé cette menace (il s'agit ici de la note demandant aux coéquipiers de faire respecter Germaine Berton pendant la durée du procès). Nous avértonssons à cours de la semaine qui commence, c'est qui sera responsable de l'ordre. »

Ainsi, et cela à deux lignes d'intervalle, M. Pujo affirme tout d'abord que la Sûreté et nous ne faisons qu'un, et, ensuite, demande à la Sûreté de le protéger contre nous...

Ah ! Monsieur Pujo, « pour réparer des ans l'irréparable outrage » et pallier à la marche ascendante du gâtisme, que pourriez-vous faire ?

○○○

Selon l'usage...

Dans tous les journaux on peut lire la note suivante : « La dépouille mortelle du grand peintre Steinlen, a été solennellement incinérée, hier matin, au columbarium du Père-Lachaise. »

Ainsi, Steinlen, mort dans la misère, a été solennellement incinéré... Vivant, on l'a laissé crever dans un coin ; mort, on déposera pour lui, ce qui lui eût permis de se soigner et de vieillir.

Quand donc cessera-t-on de préférer la charogne à l'homme, le cadavre à l'artiste ?

○○○

La petite escroquerie.

L'Action Française pourrait-elle dire quelles sont les raisons qui lui font dater plusieurs fois le même numéro ? Comment se fait-il que les lecteurs qui achetaient hier le numéro daté « lundi » avaient la surprise

de se voir donner l'Action Française de la veille ?

L'Action Française croit-elle inspirer un intérêt assez puissant pour que le public lise et relise le même exemplaire ? ou bien est-ce là une petite « combine » pour faire rentrer un peu plus de monnaie dans la caisse de Jeune d'Arc ?

○○○

La jaunisse chez les flics.

Les journaux bien pensants publient un communiqué assez cocasse, émanant « des membres du bureau des médailles militaires de la préfecture de police », réunis extraordinairement le 15 courant :

Le voici textuellement :

« Indignés des événements qui se sont produits le 11 décembre dernier, réprouvant les agissements de certains égarés, envoyant à leurs chefs l'assurance de leur indéfectible attachement et de leur entier dévouement. »

Le président : HOLLANDER,

« brigadier du 17^e arrondissement. »

Le brigadier du 17^e appartient bien à cette catégorie de lèche-culs qui n'ont pas le courage de revendiquer, mais qui sont très heureux de bénéficier des avantages obtenus.

Si le mouvement réussit, les jaunes en profitent. S'il ne réussit pas, ils espèrent obtenir quelques miettes par leur servilité.

Ceci dit pour la jaunisse en général, le mouvement revendicatif des policiers appelle quelques commentaires.

C'est un signe incontestable de vie chère et d'impossibilité de joindre les deux bouts dans les budgets modestes.

Le sacro-saint principe du respect de l'autorité et de tous les préjugés et maximes qui en découlent est sérieusement saboté. C'est un symptôme indiscutable de décomposition du régime bourgeois.

○○○

La grenouille et le boeuf.

Chaque fois que le petit Raynaud (Henri), le Benjamin de la Grange-aux-Belles, écrit ou parle, je ne peux m'empêcher de penser à la fable de ce brave La Fontaine.

Notre bambin communiste a un mérite incontestable, c'est de pouvoir se gonfler colossal sans éclater. Je ne parle pas des éclats de rire qu'il doit provoquer chez ses auditeurs et lecteurs.

Hier, dans l'Humanité, à propos des assurances sociales, il nous informe avec un grand sérieux que « la C. G. T. lafayette est tout à fait dans la ligne réformiste qu'elle suit depuis quelque temps ». Quelle découverte !

Autre trouvaille. Cette loi est une « véritable machine de conversation sociale ». Le type a certainement aidé l'écrivain à composer cette phrase humoristique.

Karl Marx, revendiqué comme prophète par la tribu où Raynaud joue au caïd, avait trouvé la loi d'airain. Son clairvoyant disciple a trouvé mieux : « la loi fatale des incidences fiscales ».

Si avec ce charabia-là les camarades consciens, unitaires et organisés ne se font pas une opinion lucide du projet Grenada, c'est à douter du Grand Soir.

Allons, les réformistes ont beau jeu avec des adversaires aussi terribles que le terrible caporal Tom-Pouce.

○○○

Il y en a même deux.

Dans l'originale pièce que l'on représente actuellement à la Maison de l'Œuvre, l'existence de Dieu est discutée par les héros : David et Dmitri.

Or David, au moment précis où il paraît accabler sous ses boursades le faible Dmitri, flétrit soudain et reconnaît, vaincu, l'existence de Dieu. Que s'est-il passé ? Simplement que dans un mouvement sa main a rencontré le sein de la fraîche Rosi, la fille du tenancier.

— Oui ! oui ! s'écrie-t-il, il y a un Dieu... Il y en a même deux !

Voici, en effet, une preuve irréfutable et... bien païenne de l'inexistence de Dieu. Gagons que n'y penseront jamais les plus fameux contradicteurs de Sébastien Faure : de l'abbé Desgranges à l'abbé Violet.

Philippe Soupaule fonde un Théâtre des Marionnettes. Au programme de ses représentations qui auront lieu au Théâtre Duncan, rue du Colisée : Le Petit Poucet, par Pierre-Albert Birot ; Le Géant égoïste, par Oscar Wilde ; La Princesse Turandot ; La Tempête, de Shakespeare ; Les Mamelles de Tirésias, d'Apollinaire. Ces marionnettes auront plus d'esprit que la plupart de nos vedettes en chair et en os...

* Jeudi prochain aura lieu, au Théâtre des Arts, la répétition générale de la nouvelle pièce de Maurice Magre : L'Ingrate, étude psychologique des gens du Midi. C'est la première œuvre dramatique en prose de l'auteur de La Mort enchaînée, d'Artequin et du Sun.

* L'Atelier de Charles Dullin a avancé la date de la générale fixée au vendredi, en matinée. Elle aura lieu ce soir. MM. Lucien Arnaud, Ed. Beauchamp, Jean Marchal, Hermann, Marcel Achard, Miles E. Longuet et Jacqueline Hopstein seront les principaux interprètes de L'Homme rouge, de A. Carrère, et de Voulez-vous jouer avec moi ? de Marcel Achard, qui composent le nouveau spectacle de l'Atelier.

* Le Théâtre des Mathurins donnera, demain mardi, aux Artistes Parisiens, une matinée gratuite de La Huitième Femme de Barbe-Bleue.

* A la Maison de l'Œuvre, Lugné-Poë vient de monter une pièce extraordinaire d'un auteur nouveau. C'est L'Autre Messie, de Henry Soumagne. Sous une forme anecdotique, par images mouvementées, l'auteur ne s'y occupe pas de l'amour à deux ou à trois, mais de l'existence de Dieu.

La conclusion de L'Autre Messie est une négation scientifique de la foi religieuse. Mais tout ceci a le mérite de rester, malgré tout, du théâtre, du bon théâtre, c'est-à-dire une distraction de l'esprit.

<

A travers le Monde

L'Insurrection populaire EN BULGARIE

Les révoltes de paysans et d'ouvriers en Bulgarie sont déjà noyées dans le sang. La réaction gouvernementale ensanglante et triomphante encore une fois sur les cadavres de milliers de victimes ! Et aujourd'hui, sur le fond sinistre de la répression féroce, le mouvement insurrectionnel nous apparaît dans toute son ampleur et toute sa profondeur. Loin d'être une simple résistance de la provocation autoritaire, ce mouvement a eu une beaucoup plus grande importance que ne peuvent le comprendre les politiciens de tout acabit. Ce fut une véritable insurrection populaire qui a secoué les profondes couches de la masse paysanne et ouvrière en Bulgarie.

Nous avons déjà sur les événements les prévus aveux de deux « communistes » bulgares : de Berloff (*l'Humanité*, numéro du 19 octobre) et de Kolaroff, chef du P.C. bulgare et secrétaire de l'I.C. (*l'Humanité*, n° du 3 novembre). Kolaroff est aussi un de ceux qui ont pris part au mouvement.

Comme nous l'avons dit déjà dans notre précédent article (le *Libertaire*, n° 277), le mouvement a commencé par une protestation armée contre la répression du gouvernement de Zankoff. Aussi, dès son début, les révoltes eurent-elles une spontanéité remarquable. Cela est reconnu même par les « communistes » qui ont toujours la prétention de décréter une insurrection ou bien une révolution. Les révoltes spontanées des paysans et des ouvriers bulgares ont souligné à gros traits l'impuissance révolutionnaire du P.C. bulgare.

« Lorsque le Comité central du Parti décida l'insurrection », dit Berloff, « celle-ci était déjà un fait en plusieurs endroits ». Et nous comprenons aisément le rôle des partisans de la dictature qui tentent toujours de profiter de chaque mouvement populaire pour leurs buts autoritaires. D'ailleurs, Kolaroff le reconnaît lui-même : « Devant cette situation de fait (l'insurrection surgie), le Parti ne pouvait laisser les masses sans direction. En pleine connaissance des difficultés d'organisation des insurgés et des difficultés de la lutte, le Comité central du Parti prit la résolution d'une insurrection générale. (Kolaroff.) »

Cette résolution et les essais faits par le P.C. pour s'emparer du pouvoir et pour proclamer la république des Soviets, dans plusieurs endroits, causèrent peut-être l'avortement de l'insurrection. Nous savons, par exemple, que dans une région tout entière — la Bulgarie du sud-ouest — grâce à la trahison des chefs « communistes », l'insurrection n'a pas pu éclater.

à l'exception de Bobochevo et Gorna-Djoumaïa, où les masses sont sous l'influence des anarchistes, nulle autre ville ou ville de cette région n'a pris les armes. Dans plusieurs autres localités, où les « communistes » ont joué d'une influence considérable, les révoltes ont pris un caractère dictatorial, et cela au détriment du soulèvement lui-même.

Mais, en général, le mouvement fut un soulèvement libertaire. Ce fut une levée des masses travailleuses, opprimées et pillées pendant des siècles, lesquelles ont pris les armes pour combattre non seulement l'autorité du bourreau Zencoff, mais l'autorité en général.

Le gouvernement de Zencoff, dès son avènement, a commis beaucoup d'horreurs et a mis ainsi à nu la nature de tout gouvernement. Après le régime barbare de Stambolovski, ce fut l'avènement d'une nouvelle ère d'extermination de tout ce qui est révolutionnaire. Le gouvernement des académiciens était le premier qui s'occupait sérieusement d'organiser le fascisme bulgare. A ses côtés il avait les bandes de brigands macédoniens, organisation qui fut toujours le support le plus sûr de tout régime d'oppression. C'est à l'aide de cette organisation et avec le concours de la ligue des officiers de réserve que fut effectué le prononcé du 9 juin. Et la période des répressions, des tortures, des férociés inouïes fut inquiète.

Les masses populaires qui étaient restées inactives lors du coup d'Etat du 9 juin, se préparent pour la lutte. Cependant elles étaient désappointées par le P.C. Celui-ci a trahi plusieurs fois l'élan révolutionnaire des ouvriers et des paysans. En outre,

l'idée d'un gouvernement des Soviets a été de tout temps une idée étrange pour le prolétariat bulgare.

Malheureusement, les masses populaires n'étaient pas encore sur la voie d'une orientation révolutionnaire. Les idées de l'anarchisme ont déjà fait beaucoup de progrès. Mais c'est un grand dommage que dans sa majorité écrasante le prolétariat bulgare n'ait pas encore fait sincère l'idée anarchique et de l'organisation sans autorité.

Dans de telles conditions on comprend sans peine pourquoi d'une part, les essais du Parti communiste de proclamer la république des Soviets ont échoué, et pourquoi, d'autre part, le mouvement fut écrasé sans pouvoir prendre l'extension d'une véritable révolution sociale.

La où les masses étaient à même de faire un pas vers l'expropriation et l'organisation sur des principes libertaires, elles n'en firent rien. Sous l'influence prédominante des « communistes » autoritaires, elles se livrèrent à des excès inutiles, et proclamèrent des « communies soviétiques », des « républiques prolétariennes », en oubliant l'essence même de la révolution sociale.

Les anarchistes furent numériquement peu, et dispersés en petits groupes, ils n'ont pas pu déployer complètement leur action de destruction et de construction. Dans plusieurs endroits (comme à Bobochevo et Gorna-Djoumaïa), ils furent les seuls qui ont pris les armes et ils ont du repousser seuls des attaques des forces militaires.

Toutefois, ce sont les anarchistes qui furent l'élément irréductible et le plus dangereux, pour les autorités. Celles-ci ne leur ménagèrent pas les coups qu'ils durent, ensuite, supporter. Envers les anarchistes la répression fut la plus implacable. Plusieurs groupes anarchistes furent presque anéantis. D'autres groupes sont dispersés complètement.

Mais la réaction ne ménagea pas non plus la population paisible. Le nombre général des victimes, même d'après les renseignements des journaux bourgeois, est énorme. Il y a près de 5.000 exécutions — seulement ! Et cela en dehors des tués dans des batailles acharnées (plus de 10.000 personnes, dont des hommes, des femmes et des enfants furent tués. Et les exécutions continuent toujours.

Le rôle le plus traître dans l'écrasement de l'insurrection fut joué par les brigades macédoniennes qui commirent des actes inouïs. Ce sont eux qui incendièrent des villages entiers, qui massacrèrent des femmes, des enfants, membres des familles révolutionnaires. Les « révolutionnaires » macédoniens ont acquis à juste titre la renommée de *Bach-Bouzoucks* modernes...

Les événements de septembre en Bulgarie serviront de leçon. Le sang de 15.000 victimes a tracé le dilemme catégorique. Pour le prolétariat bulgare : ou bien se résigner et supporter toutes les formes d'exploitation et d'oppression que l'héritage des siècles a accumulées ; ou bien, en se révoltant et en brisant le joug, qu'il ne veut plus supporter, marcher jusqu'à la mort sur le chemin de la révolution sociale et détruire tous les gouvernements.

Nous espérons que l'avenir, le proche avenir, ne manquera pas de montrer que la leçon sanglante n'a pas été inutile pour les paysans et les ouvriers bulgares.

G. G.

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS AU SERVICE DES CAPITALISTES ALLEMANDS

Une vingtaine d'Allemands ont cherché à pénétrer, le 10 décembre, dans l'Hôtel de Ville de Nyonswinter, au sud de Econn. Le poste militaire français étant sorti immédiatement, les assaillants ont pris la fuite, mais un caporal a reçu un coup de couteau au bras.

Une enquête est en cours.

EN GRÈCE

G'EST DEUX DE TROP !

Athènes, 17 décembre. — On se montre surpris à Athènes des informations répandues à l'étranger et selon lesquelles les élections d'hier auraient eu lieu sous un régime de terreur et sans que les libertés populaires et constitutionnelles fussent respectées.

Aussitôt le récent mouvement réprimé,

commençait, dans la nuit, le grand murmur continu de la foule en armes.

Dans une salle de l'Hôtel de Ville dominant sur la place, quelques hommes étaient réunis. L'un d'eux, en uniforme de général, assis sur une chaise, les reins pliés, montrait une face brune à moustache blanche, contractée par une souffrance atroce. Il jurait à demi-voix, se tenant les côtes avec les mains. Un autre, en habit brodé de préfet, debout près d'une fenêtre, s'efforçait de voir, à travers les vitres, les mouvements lointains du peuple.

Le premier se nommait Roguet. Il commandait à ce qui restait de la garnison de Lyon. Quand son mal de reins lui laissait quelques minutes de répit, il se répandait en lamentations vaines, comme font les hommes d'un esprit étroit aux crises avec une situation au-dessus de leurs forces. Il récrimina, s'en prenant de la défaite, tantôt à l'escarpement d'une côte et tantôt à la mauvaise volonté des hommes.

— Le 13^e a manqué de résolution ; le 6^e a été mou ; les chevaux des dragons étaient mal ferrés. Vos sacrés gardes nationaux sont douze mille, il en est venu douze cents ! Pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt ? J'aurais fait occuper la Croix-Rousse, et pas un de ces bougres-là n'aurait bougé. A présent, nous sommes f... !

M. Bouvier-Dumolard, le préfet, ne répondait pas. A quoi bon disputer sur la force ou la faiblesse des agents en présence d'une fatalité ? Cette insurrection, il en connaissait les causes, il avait voulu la prévenir. L'événement avait été plus fort que son habileté, et, l'événement venu, il lui faisait face comme c'était son devoir.

Une révolution entraîne nécessairement la suspension des affaires, et l'on était à un an de la révolution de 1830.

La fabrique anglaise, protégée par l'Etat,

les fabriques de Zurich et des bords du Rhin opposaient cent mille métiers aux métiers de Lyon. Ces fabriques n'exportaient pas, mais elles nuisaient à l'exportation française, en jetant sur place des masses de produits.

L'industrie française, pour résister à l'industrie étrangère, demandait l'entrée en franchise des matières premières, et le gouvernement lui promettait cette entrée. Une commission serait nommée et la loi aurait grand' chance de passer dans deux ou trois ans.

En attendant, les fabricants lyonnais, obligés de fabriquer à prix réduits pour soutenir la concurrence, avaient diminué les salaires. Ce qu'ils payaient à la douane, ils le reprenaient à l'ouvrier.

Et pendant que les salaires s'abaissaient, les loyers montaient ; l'octroi augmentait le prix des choses nécessaires à vivre, et l'ouvrier, en face de besoins grandissants, gagnait en moyenne vingt sous en travaillant seize heures.

La grande question éternelle, la question de la subsistance, était posée :

Les canuts se rappelaient le passé. Leurs aïeux avaient connu des jours terribles, des années, des périodes d'années, dix ans, vingt ans de chômage et de faim. Timides, silencieux, méprisés par les grandes corporations, déformées par le maniement d'un mécanisme trop lourd, les tisseurs de soie, ces esclaves des villes, souffraient en silence, portant pendant quarante ans le même vieil habit flottant sur leur maigre. Une fois par siècle, ils se révoltaient, prenaient des batons et parcouraient les rues. On riait sur leur passage, on en pendait deux ou trois, et c'était fini. En 1786, il y eut deux pendus ; mais les façons furent augmentées de deux sous par aune. Cette révolte des deux sous résista dans les mémoires.

ces libertés avaient été restaurées.

Des 44 journaux qui avaient été supprimés dans toute la Grèce, 40 ont depuis repris leur publication, sous des titres différents, mais avec exactement la même rédaction et dans le même format qu'auparavant. Quant aux journalistes, il n'en reste, depuis plusieurs semaines, que deux en prison.

UNE réunion antivénézéliste a pu d'ailleurs avoir lieu librement le 9 décembre. Deux journalistes en prison, mais c'est deux de trop !

LES ELECTIONS

A la suite du gâchis et des combinaisons que nous signalions hier, 71.000 électeurs ont pris part au vote sur 100.000 inscrits.

Les candidats de Venizelos viennent naturellement en tête, avec les anciens ministres vénizélistes : MM. Repoulis, Michalopoulos, Cafandaris et l'ancien ministre du cabinet révolutionnaire (ou plutôt dénommé tel), M. Papandéou.

Les résultats définitifs seront connus demain, mais on peut voir que les abstentionnistes n'ont pas été en nombre infime.

ESPÉRONS...

LE GACHIS ELECTORAL

Les autonomistes, après les victoires qu'ils ont remportées aux élections, ont décidé de ne pas former le cabinet à moins que les lois répressives soient abrogées et que les prisonniers politiques soient remis en liberté.

SORTIRONT-ILS DU GACHIS ELECTORAL ?

ENTRE ETATS BOURGEOIS

New-York, 17 décembre. — L'Agence télégraphique russe fait publier la note adressée par M. Tchitchiner au président Coolidge en réponse aux allusions à la Russie faites par le président dans son récent message au congrès.

La note déclare que les soviets sont prêts à faire tout ce qui est en leur pouvoir, autant que le permettent la dignité et les intérêts du pays, afin qu'il existe entre la Russie et les Etats-Unis des relations amicales.

Les soviets s'offrent amicalement à discuter tous les problèmes mentionnés dans le message du président en vue d'aboutir à un règlement satisfaisant.

LE MOUVEMENT MEXICAIN

New-York, 17 décembre. — On manque presque entièrement de nouvelles sur ce qui se passe au Mexique du côté du gouvernement. Il semble que le général Obregon ait organisé ses troupes dans la région de l'Ouest ; il a abandonné pour le moment la campagne du bas Guadalajara pour tourner son attention du côté du mouvement de marche en avant des rebelles de la province de Vera-Cruz. Ceux-ci annoncent qu'ils sont maîtres des villes de Puebla et de Cuamatla. Cette dernière se trouve seulement à 46 milles au sud-ouest de la capitale. Les deux villes forment un triangle dont le sommet est la ville de Mexico.

DANS LA RUHR

Le Procès des Shupos

On se souvient de la féroce sauvagerie que montrèrent les agents de la shupo, lors des incidents du 30 septembre dernier. Le parti séparatiste avait organisé une manifestation grandiose pour le dimanche, à Düsseldorf. Il avait spécifié que la manifestation aurait un caractère absolument pacifiste et, en effet, les séparatistes avaient défilé dans un grand calme et se massèrent autour des statues du Hindenburg pour écouter des orateurs, lorsque, subitement, la shupo se récipita, ouvrant le feu sur la foule et fusillant à bout portant hommes, enfants, femmes, sans que ceux-ci aient eu le moindre geste de provocation. Dans l'espace d'une minute il y eut plus de 400 blessés et huit morts.

Une quarantaine d'agents de la shupo auront à répondre de ces faits devant le conseil de guerre de la tête de pont de Düsseldorf.

Il est bien entendu que nous sommes contre toute parodie de « justice ». Toutefois nous ne pouvons que nous indignez et crié notre dégoût à tous ces scoudards qui n'ont pas hésité — atroce mentalité ! — à tuer des femmes et des enfants sur l'ordre de leurs chefs.

Il est bien entendu que nous sommes contre toute parodie de « justice ». Toutefois nous ne pouvons que nous indignez et crié notre dégoût à tous ces scoudards qui n'ont pas hésité — atroce mentalité ! — à tuer des femmes et des enfants sur l'ordre de leurs chefs.

Malvy, devant prendre la parole à Lille, les Camelots du Roy essayèrent d'atteindre le politicien. Des bagarres s'ensuivirent entre camelots et agents. Cinq de ces derniers ont été blessés à coups de gomme. Huit camelots ont été arrêtés. Cinq arrestations sur les huit ont été maintenues. Ce sont celles d'un cultivateur, d'un ingénieur et des trois fils d'un avocat, M. Théry. Tous seront inculpés de coups et de blessures et de port d'armes prohibé.

Parions qu'ils seront mis en liberté provisoire avant quarante-huit heures.

CHERON... CHERRE !

Troyes, 17 décembre. — En raison de l'augmentation du prix de la farine, le préfet de l'Aube, pour répondre à la demande de la Chambre syndicale de la boulangerie, a autorisé la vente du pain à 1 fr. 20 le kilo dans tout le département, à partir du 20 décembre.

M. Cheron ne mange pas de pain : il bouffe de la brioche !

Le préfet était un homme intelligent, ce qui, lorsqu'on est préfet, revient à dire un honnête homme. Dans son désir d'éviter les conflits et d'arriver à la justice, il avait réuni les fabricants et les ouvriers, et il avait aidé ceux-ci à obtenir des autres un tarif déterminant le prix de la main-d'œuvre pour chaque tissu.

Les canuts remontaient joyeusement les côtes :

— Nous sommes sauvés ! Nous pourrons gagner notre vie !

Les négociants, dans le quartier des Campanas tapissé de plaques de cuivre, s'abordaient avec tristesse :

— Nous sommes perdus ! Nous ne pourrons plus soutenir la concurrence !

Ceux d'entre eux qui n'avaient pas pris part à la délibération de la Préfecture refusaient d'accepter le tarif, et après trois semaines d'attente, les ouvriers, tombés du haut de leur espérance, s'interrogèrent anxieusement.

Un mot d'ordre avait couru, et, dans le silence des métiers inoccupés, en quelques heures ce mot avait fait le tour de la ville.

Les femmes découpaient des bandes d'étoffe, gagnaient avec elle des coups de fusil. A Saint-Clair, l'avant-garde trouva la chemin coupé par une barricade énorme. Le général Flory s'approcha du vieux Roguet, assis sur sa

souffle de l'insurrection avait passé sur la ville entière. On se battit tout le jour. Le soir, l'armée était vaincue, et le général, sur sa chaise de l'Hôtel de Ville, se demandait ce qu'allait devenir ses soldats.

Le nuit s'avancait.

Le général jura encore et finit par céder.

Il monta à cheval, escorté par quelques dragons, précédé et suivi par les débris des trois régiments de ligne qui formaient la garnison. Il était deux heures du matin.

L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

Les Anarchistes et le Syndicalisme

Les anarchistes n'ont rien à cacher de leurs intentions. Ils font tout au grand jour. Et ce qu'ils font, ils le revendent hautement.

Dans certains milieux on leur a reproché leurs résolutions des congrès anarchistes de Lyon et de Levallois, en ce qui concerne leur attitude vis-à-vis du syndicalisme et des organisations syndicales.

Il nous plait aujourd'hui, dans ce premier numéro de la troisième série, de reproduire ces résolutions auxquelles nous n'avons rien à changer.

Celle de Lyon

Le Congrès considère que, d'autre part, en tant que groupement naturel des travailleurs, le syndicat est non seulement un organisme de lutte quotidienne contre le patronat et le capitalisme, mais encore et surtout la base essentielle de toute vie économique.

Que, d'autre part, en matière économique, l'anarchisme repose sur les principes suivants :

Tous les moyens de production et l'organisation de celle-ci doivent appartenir aux producteurs;

Les travailleurs sont les seuls maîtres de leurs destinées;

Toute organisation sociale doit partir de la calcul : l'individu, le producteur, se groupant librement et restant toujours autonome dans les organismes successifs et coordonnés qui caractérisent et constituent le Fédéralisme ;

Une telle organisation sociale doit trouver dans le syndicalisme son expression économique."

Dans ces conditions, le Congrès invite instamment les anarchistes à entrer et à rester dans les organisations syndicales pour y mener la lutte :

1^o Contre les « majoritaires » ralliés aux forces de conservation sociale et prêchant le honteux syndicalisme de guerre, c'est-à-dire le réformisme, la collaboration avec le patronat et le gouvernement bourgeois et aboutissant, en définitive, à perpétuer l'asservissement du prolétariat au capitalisme ;

2^o Contre ceux des « minoritaires » qui cherchent à inféoder le syndicalisme à des partis politiques et, sous des dehors volontairement équivoques et nébuleux, tendent à faire des travailleurs non les maîtres de leurs destinées et les artisans libres de leur bonheur, mais les esclaves d'un Etat soi-disant prolétarien ;

3^o Contre le fonctionnarisme ayant pour conséquence fatale suivant le mot de Frédéric Engels, de « transformer les fonctionnaires, organes et serviteurs de la Société, en maîtres de la Société ».

Sur la question à lui posée : Amsterdam ou Moscou ? le Congrès déclare que les syndicats n'ont à attendre, et encore moins à

accepter, de mots d'ordre ni d'Amsterdam, ni de Moscou.

Autonomes et souverains ils ont à exprimer, en pleine indépendance, les désirs, les besoins et les aspirations de la classe ouvrière dont, il tient à le répéter, les syndicats sont le groupement naturel.

Toutefois, puisque la question est ainsi posée : « Amsterdam ou Moscou », le Congrès estime que, si les syndicats ne doivent ni rester à Amsterdam, ni aller à Moscou, il est cependant nécessaire qu'ils s'unissent au-dessus des frontières et l'invite les anarchistes groupés dans les syndicats à soutenir tout projet ayant pour but la fondation et le fonctionnement d'une internationale syndicale révolutionnaire.

Le Congrès exprime la pensée que le fonctionnarisme syndical est un mal dont il convient de réduire au minimum les redoutables conséquences : a) le fonctionnarisme place le mouvement ouvrier entre les mains de permanents rétribués ; b) ceux-ci n'ayant plus les mêmes intérêts que les masses qu'ils dirigent sont encadrés, à la longue, à s'endormir dans l'exercice de leurs paisibles fonctions.

C'est pourquoi le Congrès met les anarchistes en garde contre la tentation d'accepter des postes rétribués et leur demande d'être les partisans résolus de la brièveté des mandats.

Le Congrès ne doute pas que les camarades resteront dans les syndicats les représentants de la belle philosophie et de l'action révolutionnaire dont ils sont les adeptes les serviteurs passionnés et désintéressés du prolétariat contre les maîtres, les profiteurs et les parasites « quels qu'ils soient ».

En conséquence, les anarchistes doivent éviter les fonctions rétribuées, les postes rémunérés, en un mot tout ce qui pourrait prêter à équivoque et affaiblir la puissance et le rayonnement de leur propagande.

Ici, comme ailleurs, les anarchistes se dévouent pour éclairer et guider les hommes ; ils dédaignent les récompenses et méprisent les honneurs.

Celle de Levallois

Les anarchistes, considérant que les syndicats, organisations de la classe ouvrière devant, par leur composition et leur action, jouer un grand rôle dans la transformation sociale et la reconstruction post-révolutionnaire estiment qu'il est nécessaire d'y pénétrer et de les animer de notre conception révolutionnaire et libertaire.

Considérant que le malaise actuel du syndicalisme provient surtout du centralisme, du fonctionnarisme et de l'intrusion des politiciens, les anarchistes préconisent l'évolution du syndicalisme vers « une forme qui convienne pour l'émancipation intégrale du prolétariat : le Fédéralisme anarchiste.

Le Conseil fédéral national des Métaux unitaires désireux de se voir réaliser au plus tôt l'unité, après large discussion sur les moyens les plus appropriés à ce but décide que :

Chaque fois que la situation l'exigera, la Fédération Unitaire fera une demande d'action commune à la Fédération confédérée conformément aux décisions du dernier congrès fédéral et à la tactique suivie jusqu'à ce jour.

Dans chaque conflit, le syndicat unitaire de la localité proposera au syndicat confédéré une action commune. Les métallurgistes révolutionnaires, afin de ne pas créer un état de scission là où elle n'existe pas encore, doivent éviter de former des syndicats unitaires dans les localités où existent des syndicats des métaux confédérés. La réciprocité, en ce cas, s'impose à la Fédération confédérée.

Le Comité national fédéral, certain d'interpréter la pensée et la volonté unanime de nos adhérents, estime que son désir sincère d'unité doit trouver son écho salutaire chez ceux qui opposent à sa réalisation la différence des conceptions, qui ne saurait être un obstacle dans la lutte contre le capital.

Puis il fut question des Comités d'usine et une résolution fut prise suivant le point de vue politique du P.C.

La main-d'œuvre étrangère, le Creusot, les jeunes ouvriers et diverses questions furent discutées.

Le C.N. se termina comme il avait commencé, dans la plus grande bêtitude.

Le Comité des Forges n'a qu'à bien se tenir.

Union des Syndicats de la Seine

NOTE TRÈS IMPORTANTE
à tous les Comités Intersyndicaux

Assemblée plénière des Commissions exécutives des Comités intersyndicaux

Dans le but de faire connaître et comprendre les propositions élaborées par la Conférence des C.I. du 9 décembre, l'Union des Syndicats de la Seine organise pour le samedi 19 décembre grande salle de l'Union des Syndicats de la Seine une assemblée plénière de tous les membres des C.E. des divers C.I.

Tous les Comités intersyndicaux auront à cœur de prendre toutes mesures pour assurer la présence du plus grand nombre de camarades possible.

Il importe en effet qu'un courant d'intérêt se manifeste plus vivace que par le passé en faveur de ces organisations locales qui, par leur importance, présente et future, méritent que les militants leur assurent vie et activité.

Les syndicats minoritaires et les minorités de ces syndicats ont pu être touchés assez facilement par notre correspondance. Il n'en est pas de même en ce qui concerne les syndicats majoritaires ou du moins la minorité de ces syndicats.

Le lendemain matin, après avoir dormi et réfléchi, l'élite de la métallurgie a donné à la résolution de Saint-Omer la « suite » que voici :

Avis très important à toutes les organisations syndicales et à tous les Comités intersyndicaux

Le rapport moral et financier de l'Union des Syndicats de la Seine a été adressé à toutes les organisations et C.I. afin qu'ils puissent en discuter avant le Congrès de l'Union départementale des 30-31 décembre 1923.

Les organisations qui n'auraient pas encore reçu ce rapport sont instantanément priées de venir au bureau de l'Union le plus tôt possible pour recevoir les exemplaires non arrivés.

Ecole du propagandiste

Nous rappelons à tous les militants que le camarade Labrousse continuera, ce soir, mardi 18, à 20 h. 30, 8, avenue Mathurin-Moreau, ses cours sur l'Histoire du Proletariat.

Tous feront l'effort nécessaire et assisteront nombreux à l'Ecole du Propagandiste.

Le Bureau de l'Union

Chez les Terrassiers

Les camarades sont avisés que les cartes de 1924 sont dès aujourd'hui à leur disposition. Prière à eux de faire un effort pour venir les retirer tous les jours afin d'éviter l'encombrement qui se prouve toutes les années.

Les délégués de chantiers doivent, à l'avenir, retirer le « Travailleur du Bâtiment » au siège.

**

Les camarades disponibles sont priés d'assister aux obsèques du camarade Alain Alexandre, tué accidentellement à la station du Métro Saint-Augustin le 7 décembre.

Les obsèques purement civiles auront lieu à Linas-Montlhéry (Seine-et-Oise), le mardi 18 décembre, à 14 heures.

Les moyens de communications sont les suivants : 1^o Chemin de fer P.O., descendant à Saint-Michel-sur-Orge ; 2^o chemin de fer sur route, Paris-Arpajon descendre à Linas-Saint-Merry.

Comité fédéral révolutionnaire de l'Alimentation

Camarades,

Comme suite logique aux décisions prises par la minorité de notre fédération, après le Congrès de Bourges, et suivant les indications données par les militants de province, nous vous soumettons le travail de conduite adoptée par les camarades parisiens appartenant à la minorité de l'alimentation décisions prises à la réunion qu'elle a tenue le vendredi 7 décembre, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris (10^e).

Notre but

Maintenir notre fédération et son action sur le plan du syndicalisme fédéral révolutionnaire ; lutter pour que le syndicalisme ne soit pas subordonné par les partis politiques ou sectes philosophiques ; déjouer toute entreprise qui tenterait de l'aliéner à une cause autre que celle du prolétariat ; prouver sa valeur destructive et constructive dans la révolution.

Orientation syndicale

Sur ce terrain, la minorité décide de faire triompher dans notre fédération la motion défendue à Bourges par les syndicalistes révolutionnaires.

Unité

A une fin de ne pas laisser accréder certaines insinuations malveillantes nous représentant comme des scissionnistes, les membres du Comité fédéral révolutionnaire déclarent leur volonté formelle de rester dans la fédération d'où seule l'exclusion pourrait les chasser.

Organisation de la minorité

Les syndicats minoritaires et minorités de syndicats, les camarades isolés dans leur organisation sont groupés dans le Comité fédéral révolutionnaire organisé à l'image de notre fédération.

Adhésions

En conséquence, les syndicats minoritaires et minorités de syndicats majoritaires ont pour devoir d'envoyer au plus tôt leur adhésion au Comité fédéral révolutionnaire.

Cotisations

Il est décidé de s'en référer aux décisions prises par le comité de la minorité syndicaliste, décisions parues dans les journaux d'avant-garde défendant notre thèse ; nous laissons cependant aux camarades de province toute initiative à ce sujet et attendons leurs suggestions.

Fonds du Comité fédéral révolutionnaire

Pour subvenir immédiatement aux frais nécessaires à la propagande, nous invitons nos camarades à nous faire parvenir le plus vite possible les fonds qu'ils pourraient mettre à notre disposition.

Commission exécutive

Le Comité fédéral révolutionnaire est administré par une commission composée de deux membres de syndicats ou minorités de syndicats. Provisoirement, elle se compose de tous les camarades des organisations désirant d'apporter leur concours, et dont les noms suivent : Conrad, Guinet, Sarda, Jung, Tortail, Vidil, Bousquet, des boulangers de la Seine ; Langlois, des bouchers de la Seine ; Bide, Duchêne, Fayard, Mercier, des charcutiers de la Seine ; Souvenier, des H.C.R.B. de la Seine.

La C.E. est responsable devant le Comité national révolutionnaire.

Commission de contrôle

Une commission de contrôle sera chargée de vérifier chaque mois l'état de la caisse ainsi que l'emploi des fonds. Elle contresignera la balance mensuelle qui sera envoyée à toutes les organisations adhérentes. Cette commission comprendra les délégués de trois organisations minoritaires, lesquelles seront relevées tous les six mois de leurs charges par trois autres organisations.

Le Comité national révolutionnaire

A chaque Comité national fédéral, la minorité se réunira et examinera le travail accompli par le bureau et la C.E. du C.R.F.

Les syndicats minoritaires et les minorités dans les régions fédérales majoritaires pourront se faire représenter, les frais restant à la charge des organisations dont ils détiennent le mandat.

Gongrès

À la veille de chaque Congrès national fédéral, les délégués appartenant à la minorité se réuniront pour étudier toutes les questions inscrites à l'ordre du jour du dit congrès.

Bureau

Le bureau du Comité fédéral révolutionnaire est composé de la façon suivante : un secrétaire à la propagande, un secrétaire administratif, un trésorier.

Les camarades de la région parisienne ont désigné provisoirement comme secrétaire à la propagande : Guinet ; secrétaire administratif : Fayard ; trésorier : Langlois.

En conséquence, les camarades de province sont priés de bien vouloir donner leur avis sur la constitution du bureau ainsi que sur le projet présenté. Ce n'est qu'après leur approbation que l'ensemble deviendra définitif.

GUINET, FAYARD, LANGLOIS.

N. B. — Envoyez toute la correspondance administrative au camarade Fayard, Syndicat des charcutiers, 20, rue du Bouloi, et tout ce qui concerne la trésorerie au camarade Langlois, à la même adresse.

Parlons Syndicalisme

FEDÉRATION UNITAIRE DU TEXTILE

Appel à la Solidarité

Depuis plus de sept mois, les ouvriers et ouvrières des filatures de laines-mixtes de Tourcoing, luttent pour une augmentation de salaires. Malgré toutes les privations, malgré toute la misère qu'entraîne cette gigantesque lutte, les grévistes sont décidés à mener la bataille jusqu'à complète satisfaction. Mais, il ne faut pas oublier que le Consortium du Nord, grand maître de l'industrie textile en France, comprend très bien que de la victoire de nos camarades de Tourcoing dépend la situation des salariés dans tout le textile. Quoique dans les différentes entrevues le Consortium ait reconnu la légitimité des revendications, il n'en mène pas moins une bataille acharnée contre le syndicat unitaire, et repousse toute conciliation sachant que la défense de cette grève aurait une répercussion mauvaise sur l'organisation syndicale de Tourcoing et de toute la région du Nord.

Il ne faut pas, qu'après tant de sacrifices et de courage les grévistes rentrent à l'usine tête basse ; mais pour que nos camarades puissent continuer la lutte, il faut qu'en face de la solidarité patronale, s'affirme plus que jamais la solidarité ouvrière.

Pour la victoire des grévistes de Tourcoing, tous à vos poches !

Adresser l'argent à la Fédération Unitaire du Textile, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris.

Au Conseil National des Métaux

Le Conseil National de la Fédération unitaire des Métaux s'est tenu dimanche et lundi, rue Grange-aux-Belles. La première séance s'est tenue sous la présidence du fonctionnaire martyr Saint-Barré.

Le C.N. est presque entièrement sous la domination du P.C. Il n'y a plus que deux groupes qui sont restés syndicalistes, le Havre représenté par Guillermie, et Grenoble qui avait délégué Mancel.

Le rapport moral a surtout été une strophe discussion sur un absent Brouthoux, à propos d'une tournée de propagande en Normandie, le groupe intéressé n'ayant pas voulu se courber devant les commis du P.C.

Puis il fut question des Comités d'usine et une résolution fut prise suivant le point de vue politique du P.C.

La main-d'œuvre étrangère, le Creusot, les jeunes ouvriers et diverses questions furent discutées.

Le C.N. se termina comme il avait commencé, dans la plus grande bêtitude.